

LA CÉRÉMONIE DES AVEUX

DANS LA MÊME COLLECTION

- Farid Adafer, *Jugement dernier*, 2008
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Et Cætera*, 2009
Bertrand du Chambon, *Loin de Vārānasī*, 2008
Monique Lise Cohen, *Le parchemin du désir*, 2009
Maurice Couturier, *Ziama*
Odette David, *Le Maître-Mot*, 2008
Jacqueline De Clercq, *Le Dit d'Ariane*, 2008
Toufic El-Khoury, *Beyrouth pantomime*, 2008
Maurice Elia, *Dernier tango à Beyrouth*, 2008
Pierre Fréha, *La conquête de l'oued*, 2008
Gérard Gantet, *Les hauts cris*, 2008
Gérard Glatt, *Une poupée dans un fauteuil*, 2008
Gérard Glatt, *L'Impasse Héloïse*, 2009
Charles Guerrin, *La cérémonie des aveux*, 2009
Henri Heinemann, *L'Éternité pliée*, Journal, édition intégrale.
Gérard Laplace, *La Pierre à boire*, 2008
Gérard Mansuy, *Le Merveilleux*, 2009
Lucette Mouline, *Faux et usage de faux*, 2009
Anne Mounic, *Quand on a marché plusieurs années...*, 2008
Enza Palamara, *Rassembler les traits épars*, 2008
Béatrix Ulysse, *L'écho du corail perdu*, 2009
Antoine de Vial, *Debout près de la mer*, 2009

Nos autres collections : *Profils d'un classique*, *Cardinales*, *Domaine littéraire* se corrént au substrat littéraire. Les autres, *Philosophie – La main d'Athéna*, *Homosexualités* et même *Témoins*, ne peuvent pas y être étrangères. Voir notre site (décliné en page 2 de cet ouvrage).

Charles Guerrin

La Cérémonie des aveux

Orizons

2009

DU MÊME AUTEUR

ESSAIS

Morte pour une messe à L'Espélidou (Editions Alain Lefevre, collection *J'Accuse*, 1978) [sous la signature de Charles-François Guerrin].

La Loi des Autres, Essai sur la législation du Handicap (publié partiellement dans la revue *Esprit*, juillet 1978) [sous la signature de Charles-François Guerrin].

Sans foi ni loi, essai sur la liberté de la presse et les pratiques professionnelles (1995, inédit).

THÉÂTRE

Juste un peu de poussière, pièce radiophonique (créée par France-Inter au *Théâtre de l'étrange*, O.R.T.F., novembre 1970).

Autres pièces (créées sur scène ou inédites) : *Le Mercredi après-midi*, *La Neige en mai*, *È pericoloso sporgersi*, *Comme si*.

*Et celle-là chantait comme le vent des grèves,
Fantôme vagissant, on ne sait d'où venu
Qui caresse l'oreille et cependant l'effraie.*

Charles Baudelaire, La Voix

Oublier

Il avait réveillé les oiseaux en fermant les volets, puis il était descendu vers le village. Le gravier craquait sous ses pas, comme les pies qui lui vrillaient le crâne à tournoyer, tout le jour, au-dessus du bois. Les avait-il maudites, ces belles emplumées crécelant sans répit ! Parfois, leur ballet carnassier s'achevait en piqué sous sa fenêtre : des éclairs bleu et noir ciselés de blanc plongeaient dans l'encrier qu'il gardait toujours ouvert sur sa table – pour l'odeur –, avant de s'ébrouer sur ses papiers.

Un jour, il emprunterait son fusil au garagiste Angelo et il en tuerait quelques-unes, pour l'exemple. Il savait bien que non, il s'en menaçait seulement pour chasser sa colère.

Tu t'imagines en tueur de pies ? Avec une tenue camouflée et un chapeau vert à plume achetés par correspondance ? Un fusil à deux canons de bon viandard ? Et un chien idiotement mimétique à tes pieds idiotement enfouis dans des rangers ? Ce serait juste pour rire de ta dégaine, en te croisant dans la vitrine de la boulangerie.

Les premiers chants fusaient quand il s'engagea dans le chemin encore ombreux. Discrets, ces oiseaux, civilisés et tendres, comme intimidés de devancer le jour. D'habitude, ils lui annonçaient l'aube qui remontait le drap sur sa nuit harassée.

Mais ce matin-là, il ne s'était pas couché. Il avait bu son café puis il était sorti, dans sa sueur d'insomnie et ses vêtements de travail. Un chien jaune l'avait suivi un moment avant de renoncer. Campée près du gros pin que la tempête de décembre avait jeté en travers du sentier, la bête l'avait observé, attendant un geste, puis était repartie vers le haut de la colline.

Tu ne sais pas, toi, ce qui m'arrive. Tu ne sais pas, le chien, que j'en ai fini. Tu ne peux pas savoir ce que c'est que se dire : terminé, dernière page, point final !

Il voulait du silence après toutes ces phrases. Tous ces mots. Ces ratures rageuses, ces repentirs. Toutes ces notes dans sa tête, et si peu de musique. Seulement leur pesant d'efforts, de papier, d'inutilité. Rien qui rime à rien, rien qui chante. Des pensées de plomb, des images à gros traits, des mots à perte de vue. Toutes ces nuits pour ça, à tourner autour, à tenter d'oublier sans jamais oublier.

Il avait quitté la maison sans refermer la porte. Besoin d'air, de s'entendre respirer, de sentir sous son pied rouler un caillou. Pas davantage. J'y ai bien droit, n'est-ce pas. Je l'ai bien mérité. Tous ces jours, là-haut, ces semaines, ces pauvres nuits. Pas une minute à soi, pas moyen de s'arracher à sa table. Et, par-dessus le marché, les pies. Je pensais qu'elles avaient disparu, exterminées peut-être. C'est un prédateur, non ? Remarquez, un oiseau magnifique. Mais dérangeant.

En traversant le bourg, oubliant l'heure encore frileuse, il s'étonnait de ne pas voir la Mère Buffel devant sa porte. Dès les beaux jours, la paysanne vouëtée de toute éternité tirait sa chaise sur le trottoir, pour ne rien manquer du spectacle. Sans un sourire, sans un mot : guère plus qu'un chuintement aigu et de grands mouvements de tête. Le curé prétendait que ç'avait été une superbe créature qu'un clerc de notaire avait séduite et abandonnée.

La vieille, on aurait dit une Pietà. Il ne lui manquait qu'un Christ exsangue sur les genoux. À défaut, elle plumait une volaille, mais l'expression qu'elle avait ! de l'art à l'état brut. Si par malheur un photographe parisien passait un jour par là, sûr qu'on la retrouverait sur le papier glacé d'un de ces albums qu'on offre à Noël aux amis qui n'aiment pas lire.

Il s'était juré de ne redescendre qu'après avoir fini. Il se le répétait quand l'envie lui venait de tout plaquer, de jeter ces feuillets au feu qu'il allumait quand la nuit fraîchissait.

Fini ? À peine commencé, à vrai dire. Ou plutôt : poursuivi. Il se poursuivait. Avant, il poursuivait quelque chose ; dans sa tête seulement, mais c'était aussi épuisant que fouler la cendrée. On forçait l'allure, on approchait du but, on allait l'atteindre, embrasser sa proie, s'écrouler dans un corps à corps de poussière et de jouir. Et toujours le mirage se dérobaît, toujours il fallait s'élançer à nouveau. Le désir, aussitôt, renaissait d'une poignée de sable ramassée au sol. Le désir, et les mille cathédrales de l'espoir. Cela s'appelle vivre, le sermonnait un proche qui voulait l'embarquer sous le pavillon d'or d'une grande cause humanitaire : « Cela te changerait les idées... »

Comme si cela se pouvait.

Il s'était contenté de continuer. Pas si mal. Entre décevants succès et désastres tempérés, une honnête moyenne, après tout. *J'ai vécu*, c'est drôle, ça ne se conjugue pas au présent. Vivre, c'est tout autre chose. Vivre au vivant de l'indicatif, c'est insatiable, ça vibre, ça bouffe, ça bande. Mais avoir vécu... Temps décomposé, fossilisation, lourdeur du marbre, glaciation d'éternité.

J'ai cru vivre, et c'était parfois à s'y méprendre. Un beau simulacre. J'ai assez bien tenu mon rôle. Comme la Mère Buffel. Elle, au moins, ne demande rien. Ne rapporte pas des brassées de mots dépareillés de ses nuits solitaires. Ne parle pas.

Il faudrait ne rien dire. Faire comme si de rien n'avait jamais été. Tout oublier, et l'oubli lui-même. Repartir de zéro. Revenir sur ses pas, en prenant garde. Se rappeler d'où venait le danger et comment tout avait commencé. Ne surtout pas s'aventurer, ne pas désirer à l'excès, ni se laisser émouvoir, ni s'abandonner au rêve. La vie, ça va ça vient si l'on n'y prend garde.

Il aurait fallu résister, ne pas ouvrir l'enveloppe, ne pas lire ce cahier quadrillé. Pas même les premières lignes. Tout mettre au feu, tisonner jusqu'à la dernière cendre. Et puis, se jeter dans l'action, n'importe laquelle, la plus harassante de préférence, la plus besogneuse. La tête vide de mots, de souvenirs, de reproches.

Et brûler par les deux bouts ce qu'il lui restait de jours.

Oublier. Et laisser sa mémoire se mettre à son compte. Investir dans la fiction, et s'y réfugier soi-même.

Enfances

François était passé à Nice voir ses parents. Le jardin, jadis harassé de soleil, s'offrait maintenant des ambitions de parc. Le figuier qui ployait chaque année un peu plus vers le sol avait été arraché, accusé de fissurer un mur mitoyen. Le grand pin sous lequel François faisait avec ses frères des orgies de pignons avait seul résisté à la frénésie de pelouse des copropriétaires. L'immeuble avait rapetissé, comme l'école, comme le boulevard et les rues adjacentes, comme toute cette ville qu'il lui semblait n'avoir jamais quittée mais qu'il ne reconnaissait plus.

Son père était venu lui ouvrir, et François s'était inquiété, tant c'était inhabituel, de la santé de sa mère. Mais non, elle allait bien ; elle était là d'ailleurs, plus effacée que d'habitude, assise dans son fauteuil préféré où il était allé l'embrasser.

On avait échangé des banalités sur la santé des uns et des autres, et commenté les nouvelles des enfants et petits-enfants en feuilletant les dernières photos reçues. Le père détaillait la chronique, fonction habituellement dévolue à la mère. Était-ce cela qui le rendait soudain si différent ? L'homme sévère et lunaire qui semblait n'avoir jamais été jeune et amoureux paraissait maintenant dépouillé de sa rugueuse nature, réconcilié avec lui-même autant qu'avec les siens, dont il parlait avec aménité. Même de Pierre, dont il avait seulement dit, sans amertume : « Nous n'avons pas eu de courrier de lui depuis assez longtemps, mais la poste, dans ces pays-là, n'est-ce pas »

Pour la première fois, François trouvait simplement vrai, sincère et presque vulnérable ce père qu'il avait admiré mais jamais pu aimer. Il avait suffi, entre deux avions et quelques rendez-vous, de passer voir ses vieux parents et voilà qu'était brisée la glace depuis toujours interposée. Mais ce n'était pas une visite de simple routine, on avait quelque chose à lui apprendre.

En effet, maintenant plus grave, le vieil homme lui avait déclaré, avec une émotion retenue ne lui ressemblant pas : « Il faut que tu le saches. Ta mère a peut-être commis une faute, mais c'est ta mère, tout de même ! La femme la plus admirable, l'épouse la plus aimable qui soit. Alors, j'estime qu'elle a droit, comme tout le monde, au respect de cette présomption d'innocence dont on

parle tant aujourd'hui – et toi-même si souvent dans ton journal, à ce qu'on m'a dit. »

François n'avait rien répondu. Pas protesté, ni questionné son père sur cette faute probablement notoire dont il ignorait tout. Il n'osait lui demander d'en dire davantage, car celle dont il était question se tenait assise en retrait, humblement silencieuse. Et, alors que toute son attention aurait dû se porter vers elle, qui attirait naturellement les effusions que ne suscitait pas son époux, c'était à ce dernier que François s'était adressé ; à ce père qu'il découvrait soudain si proche de ses propres convictions.

Comme il s'était mépris ! Cet homme avait pourtant toujours professé, en termes plus contournés, qu'il n'y a pas de fumée sans feu et qu'il faut réserver sa pitié aux victimes. Une femme avait bousculé ses certitudes, et l'impitoyable censeur professait maintenant qu'on peut être à la fois fautif et innocent.

Ce n'était pas de ce revirement que François aurait voulu parler, mais de la faute seulement évoquée, pour la première fois, et qu'un lien ténu rattachait à l'enfant. Une simple supposition d'ailleurs, née d'une objection inexplicquée de sa mère, d'un tabou dont on n'avait jamais ouvertement parlé. Un mystère domestique qu'Eva seule aurait voulu percer, Eva qu'une profonde affection attachait à sa belle-mère et qui n'aurait sûrement pas cédé à une médiocre curiosité.

Mais il avait alors perdu le fil ; il n'avait plus été question de cette faute ni de sa mère, mais seulement de l'enfant.

François n'avait pas vraiment partagé cette épreuve avec sa famille, cela n'aurait rien changé, on savait bien ce qu'il en était. Eva et lui avaient fait front, ravalé leur chagrin, épargné leurs mots. Ils s'étaient endurcis, ou ils l'avaient cru, et l'on s'en était rassuré autour d'eux.

Maintenant, son père l'écoutait gravement livrer ce qu'il avait si longtemps retenu, parler de sa souffrance – ce mot, François l'avait répété plusieurs fois, comme un vocable mal connu, un terme technique ou trop abstrait qu'on prononce avec détachement pour se faire mieux entendre.

Il l'avait aussitôt regretté, car c'était leur enfant qui souffrait et non lui-même. Il se reprochait de s'approprier ainsi sa maladie, sa détresse et sa mort annoncée. Il tentait de se reprendre, se retenant de sangloter et répétant comme pour s'excuser que *l'enfant ne parlerait pas, vous comprenez ? il ne parlerait jamais !* Avec le temps, malgré son souci de les épargner, ils l'avaient forcément compris, il n'avait plus la force de le leur cacher.

Cette pensée, d'abord diffuse, l'envahissait maintenant. Ce n'étaient plus seulement l'être abstrait, son inquiète attente, l'image du petit animal torturé par les soins, c'était l'enfant lui-même qui l'habitait et parlait par sa bouche. François sentait ses paroles, à peine formées, se dérober aussitôt, se déliter au plus profond de lui. Ses lèvres remuaient en vain et les sons s'étouffaient dans sa gorge. Son cri devenait silence et souffrance et suffocation.

Cette sensation l'avait arraché au sommeil. Au rêve où il interpellait son père

depuis longtemps mort, tandis que sa mère courbait la tête sous l'implicite opprobre – sa mère, pourtant l'image même de l'innocence, mais préservée de la geignarde mièvrerie des victimes ordinaires.

François avait difficilement retrouvé son souffle comme s'il venait d'échapper à la noyade. Avec le même sursaut qui avait arraché l'enfant à l'abîme liquide, à cette nuit primitive qui nous prescrit de vivre. Il avait... il aurait dû, cet enfant, aspirer ce premier souffle, il l'avait voulu désespérément mais n'avait pas su, pas pu. N'avait pas respiré, ou si peu, trop faiblement – à peine le crépuscule qu'expire une bougie – et si tard. Trop tôt peut-être, encore noyé dans l'amnios rassurant, au cœur de cette chair qui ne parvenait pas à se défaire de lui pour le livrer au monde. Ou trop tard, ayant déjà franchi, mais si mal, si difficilement le seuil de la définitive solitude. Impuissant, ne pouvant renoncer, reculer et se réfugier dans la chaleur, le flux, la nuit tiède d'avant la vie.

C'était cela, au centuple et cent fois répété, cette même angoisse, cette douleur, ce manque qu'il avait éprouvés. C'était dans cette détresse qu'il avait commencé de vivre, s'arquant pour aspirer un peu d'air, les poings serrés sur sa bouche, barrage dérisoire contre l'agression liquide.

Protestation muette contre l'horreur de naître.

Plus jamais François ne s'attendrait.

Depuis ce jour, il s'était interdit l'abjecte compassion. Il ne serait pas le témoin éploré de cette souffrance, il la porterait désormais, elle serait sienne. Il était devenu l'enfant de son enfant, par cette naissance semblable à une agonie, par sa disgrâce même.

Sans doute donnait-il le change ; à ses proches, qui se persuadaient qu'il pourrait oublier ; aux autres, dont il éludait les questions avec une froideur qui en choquait plus d'un.

C'était au prix d'une tristesse et même d'une honte qu'à part Eva, nul ne pouvait soupçonner.

Car il ne s'était plus jamais réveillé sans l'égoïste regret d'être encore vivant ; d'être ainsi délivré du poids de cette existence si malvenue, si désespérée.

Avec sa mère elle-même, dont il avait été naguère le confident attendri, et au chevet de laquelle il se rendait quotidiennement, ces derniers temps, François se sentait le cœur sec et cherchait ses mots : c'était une épreuve de plus, une souffrance particulière s'ajoutant à son chagrin de fils.

Sa sœur lui en tenait rigueur, qui avait le dévouement vétilleux et le sentiment démonstratif. Elle lui pardonnait difficilement de combler leur mère à si peu de frais. D'éclairer ses journées d'une visite écourtée, de la faire rire d'un rien, d'apaiser ses maux par sa simple présence. Comment convaincre Elisabeth qu'il n'en tirait aucune vanité, mais plutôt de l'humiliation ? Car il savait bien, lui, ce que la vieille dame feignait de ne pas voir : qu'il ne l'aimait plus comme avant, qu'il ne l'aimait plus vraiment car il ne savait plus aimer. Il lui en prodiguait seulement les signes, et elle s'en contentait.

« Ecoute, Elisabeth, tu t'occupes admirablement de Maman, rassurait-il sa sœur. Personne ne ferait mieux ni davantage. Nous en sommes tous

conscients. Et elle aussi. Mais vous ne vous êtes jamais tout à fait comprises, toutes les deux ; cela ne va pas changer aujourd'hui. »

Elle le regardait sans répondre. Les efforts qu'ils faisaient pour mieux s'accepter, Elisabeth plus que lui d'ailleurs, restaient vains. Le cœur n'y était pour rien, seulement le temps qui les avait endurcis.